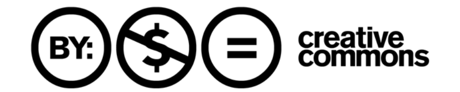


Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

L'image de la Chine dans l'*Encyclopédie*

J.A.G. Roberts



Résumé

J.A.G. Roberts : L'image de la Chine dans l'*Encyclopédie*.

À travers une analyse des 279 références à la Chine (dues notamment à Diderot, d'Holbach et Jaucourt), cet article pose la question de savoir si l'*Encyclopédie* témoigne d'un déclin de la Chine comme modèle pour l'Europe. Après une étude des sources utilisées, qui prouve l'importance des auteurs jésuites, et notamment de J.B. du Halde, nous étudions les thèmes abordés : Diderot et d'Holbach, écrivant sur la religion et la philosophie chinoises, donnent une image positive du Confucianisme, tandis que le Bouddhisme et le Taoïsme ne seraient que superstition ; Diderot se sert de l'histoire chinoise pour mettre en doute la chronologie chrétienne ; les articles sur le gouvernement se partagent entre ceux qui voient la pratique politique chinoise comme exemplaire et ceux qui, suivant Montesquieu, jugent la Chine comme despotique ; la science et la technologie chinoises ne sont valorisées que pour leurs exploits passés, la langue et la littérature sont dénigrées, et seule la porcelaine échappe aux critiques concernant les arts. Il en ressort que la Chine n'est pas l'objet d'un traitement systématique ou cohérent dans l'Encyclopédie. Mais un ton sceptique a remplacé l'admiration manifestée par les jésuites, et les auteurs se servent de la Chine pour parler de l'Europe. En général ces articles marginalisent ou minimisent l'importance de la civilisation chinoise.

Abstract

J.A.G. Roberts : The Image of China in the *Encyclopédie*.

This discussion of the 279 *Encyclopédie* articles which refer to China (mainly written by Diderot, d'Holbach and Jaucourt) asks whether this work provides evidence of a waning of enthusiasm for China as a model for Europe. After tracing the sources, which brings out the reliance on Jesuit writings, in particular J.B. du Halde's Description, this article considers some of the main themes discussed : Diderot and d'Holbach, writing about Chinese religion and philosophy, found positive qualifies in Confucianism, but saw Buddhism and Taoism as mère superstition ; Diderot used Chinese history to cast doubt on Christian chronology ; articles on Chinese government were divided between those which saw China's politics as a model and those which, following Montesquieu, saw China as a despotism ; in technology and science, only her past achievement was recognised, while her language and literature were criticised ans in the arts only her porcelain manufacture was appreciated. The conclusion is that there is no coherent or systematic treatment of China in the *Encyclopédie*, but the Jesuits' admiration has been replaced by a more sceptical tone. The authors were mainly interested in using China to make indirect comments about Europe, and the articles mainly marginalised or trivialised Chinese civilisation.

J.A.G. ROBERTS

L'image de la Chine, dans l'*Encyclopédie**

Introduction

À l'époque où l'*Encyclopédie* fut publiée, l'admiration pour la Chine courante au début du XVIIIe siècle s'était atténuée. Parmi les auteurs de l'*Encyclopédie* se comptaient autant de sinophobes que de sinophiles. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans leurs articles un point de vue de la Chine libre de toute critique. Il ne faudrait pas non plus croire y trouver des observations nouvelles, car cela n'entrait pas dans le plan de l'ouvrage. Par contre, l'*Encyclopédie* renferme les preuves d'une perception de la Chine en train de changer, et un début d'évaluation relative des pays non-européens.

Bien que l'image de la Chine en Europe au XVIIIe siècle ait été le sujet de nombreuses publications, aucune analyse du contenu de l'*Encyclopédie* en ce qui concerne la Chine n'a été publié[1]. Si la Chine était d'un tel intérêt pour les philosophes, et si l'*Encyclopédie* était le grand exemple de leur façon de penser, que pouvait-on y trouver sur la Chine ? Le présent exposé offre quelques remarques préliminaires à ce sujet, à commencer par la discussion des articles, des collaborateurs, et de leurs sources, suivie de celle de certains des thèmes se rapportant à la Chine traités dans l'*Encyclopédie*[2].

* Une première version de cette étude a été donnée au neuvième Congrès International des Lumières à Münster, juillet 1995.

1. Il existe une thèse de doctorat non-publiée : Dean Buchanan Coen, « L'*Encyclopédie* et la Chine », Indiana University, 1962. Je remercie le Professeur Kafker de l'Université de Cincinnati pour avoir porté cette référence à mon attention.

2. Toutes références à l'*Encyclopédie* concernent D. Diderot et J. D'Alembert eds, *Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, Par une Société de Gens de Lettres*, 17 volumes (Paris et Neufchâtel, 1751-1765) ; dorénavant citée : l'*Encyclopédie*, volume et page, avec les références « a » et « b » pour les colonnes de gauche et de droite respectivement. Les références aux *Planches* se rapportent au *Recueil de Planches, sur les Sciences, les Arts Libéraux, et les Arts Mécaniques, avec leur Explication*, 11 volumes, troisième édition, (Livourne, 1772). Cet article ne couvre pas les références à la Chine qui se trouvent dans le *Supplément* à l'*Encyclopédie*.

Les articles et les collaborateurs

Des quelque 71 818 articles de l'*Encyclopédie*, au moins 548 (0,76 %) ont trait à la Chine d'une façon ou d'une autre. De ces articles, 279 s'intéressent directement à un aspect de la Chine, 123 font une référence spécifique à ce pays, et 146 autres la mentionnent en passant. Une approximation de la longueur de ces références, si l'on se base sur le nombre de lignes concernées, donne un résultat d'environ 0,50 % du texte intégral.

Un calcul portant sur les auteurs de ces articles fournit les chiffres suivants. Des 548 articles qui contiennent une référence à la Chine, 337 sont signés, ou contiennent une indication claire de leur auteur. On peut en attribuer 95 autres à un auteur particulier avec un certain degré de certitude, ce qui en laisse 120 dans le doute. Le chevalier de Jaucourt a écrit le plus grand nombre d'articles, soit 221. Diderot en a probablement écrit 85, et d'Holbach environ 44. 27 autres collaborateurs ont été identifiés[3].

On peut commencer par les grands noms qui n'ont fourni que quelques-uns des articles. A la tête de ces derniers, il convient de nommer Voltaire. Voltaire n'a écrit que 43 articles sous son propre nom[4]. En dépit de sa réputation de sinophile d'importance, il ne mentionna la Chine que dans trois de ceux-ci : GAZETTE, HISTOIRE, et IDOLE, IDOLÂTRE, IDOLÂTRIE ; dans chaque cas il utilise l'exemple de la Chine uniquement pour renforcer un argument. Rousseau, qui en général était moins impressionné par la Chine, fit la remarque dans ÉCONOMIE, que dans ce pays, en cas de dispute entre le peuple et les fonctionnaires, le souverain défend habituellement la cause du peuple[5]. Saint-Lambert y fit référence de façon plus substantielle dans trois articles : LÉGISLATEUR, LUXE et MANIÈRE.

Les principaux auteurs d'articles faisant référence à la Chine furent le chevalier de Jaucourt, le Baron d'Holbach et Diderot lui-même, qui, à eux trois, fournirent près des deux-tiers des contributions. Celles de Diderot proviennent des neuf premiers volumes, le dernier article à son nom étant KINSU. Jaucourt fit sa première contribution au volume III, mais ce n'est qu'à partir du volume VII qu'il devint le collaborateur le plus prolifique. Les contributions de d'Holbach, à l'exception de deux d'entre elles, se trouvent dans les volumes VIII et XVII. En se basant sur ce modèle, on peut

3. Voir R.N. Schwab, « The Diderot problem, the starred articles and the question of attribution in the *Encyclopédie* », *Eighteenth Century Studies*, 1969, 240-85, 370-438 ; John Lough, « The problem of the unsigned articles », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 32, 1965, 327-90 ; John Lough, « D'Holbach's contribution », in John Lough, *Essays on the* Encyclopédie *of Diderot and D'Alembert*, (Londres, 1968). Le chiffre donné pour la contribution de Diderot inclut 46 courts articles topographiques dans les volumes I-VII.

4. John Lough, *The* Encyclopédie, (Londres, Longman, 1973), p. 48.

5. *Encyclopédie*, V, p. 340b.

supposer que dans les premières années de la publication de l'*Encyclopédie*, Diderot, avec l'aide de l'abbé Mallet sur les questions commerciales, entreprit d'écrire les articles concernant la Chine. L'abbé mourut en 1755 et de nouveaux collaborateurs se joignirent à l'équipe. D'Holbach entreprit de fournir des articles sur les sujets scientifiques et technologiques, et aussi d'écrire les articles relevant de l'histoire et de la religion d'un certain nombre de pays, en particulier de pays asiatiques. La tâche de Jaucourt était plus étendue, car il prit sur lui le rôle de Diderot en tant qu'auteur d'articles de toutes sortes sur la Chine et d'autres sujets.

Il apparaît qu'aucun des trois collaborateurs principaux n'avait d'intérêt particulier pour la Chine, et il est pertinent de se demander pourquoi ils en vinrent à écrire des articles à ce sujet. Dans le cas de Diderot, la raison ne vient pas de son enthousiasme pour la Chine — en fait Diderot peut se placer entre ceux qui se passionnaient pour la Chine et ceux qui adoptaient un point de vue diamétralement opposé. La raison probable en était simple et d'ordre pratique. Dans les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie*, bon nombre des articles les plus longs sur l'histoire de la philosophie avaient été écrits par les abbés Yvon et Pestré. Cependant, ni l'un ni l'autre ne furent en mesure d'apporter leur contribution à partir du volume III, et Diderot dut se substituer à eux[6]. Il commença à faire un usage considérable de l'*Historia critica philosophiae* de Jakob Brucker, qui contenait une longue section sur la philosophie chinoise dont il se servit quand il écrivit l'article principal sur la Chine : CHINOIS, PHILOSOPHIE DES.

L'intérêt de d'Holbach pour la science et la technologie le conduisit à fournir des articles qui avaient parfois rapport à la Chine. L'un des premiers exemples fut son article CHEKAO, qui décrit une matière utilisée par les Chinois dans la fabrication de la porcelaine. Après son installation à Paris, la maison de d'Holbach devint un salon où il reçut un certain nombre de personnes s'intéressant à la Chine, y compris l'abbé Raynal, qui écrivit plus tard l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, publié en 1774. Chez d'Holbach vint aussi « le père Hoop », Écossais qui avait fait du commerce jusqu'en Chine. Diderot mentionna sa présence dans une lettre écrite à Sophie Volland, qui indique par ailleurs son attitude et celle de d'Holbach envers la Chine.

> La bonne conversation que je vous rendrais si j'en avais le loisir. Il s'agissait des Chinois. Le P. Hoop et le baron en sont enthousiastes, et il y a de quoi l'être si ce qu'on raconte de la sagesse de ces peuples est vrai, mais j'ai peu de foi aux nations sages[7].

6. Lough, *The* Encyclopédic, pp. 145-6.

7. Diderot à Mlle Volland, septembre 1760 (édition Assézat-Tourneux, vol. XVIII, p. 162).

Cependant l'enthousiasme de d'Holbach pour toutes choses chinoises ne fut pas de longue durée et une certaine méfiance de l'exemple de la Chine, ainsi qu'une dérision des superstitions chinoises, apparurent dans ses contributions à l'*Encyclopédie*, et de façon encore plus évidente dans les ouvrages écrits plus tard, en particulier dans *La Morale Universelle*.

Jaucourt devint le collaborateur principal pour ce qui est des articles ayant rapport à la Chine en grande partie en raison de sa nature de, selon Grimm, « compilateur impitoyable »[8]. Néanmoins, il y avait des liens entre le Chevalier et la Chine. Son premier ouvrage imprimé avait été une édition de la *Théodicée* de Leibniz, à laquelle Jaucourt ajouta une biographie de Leibniz, et donna des détails sur son arithmétique binaire et « le Mystère des Lignes d'un Ancien Roi et Philosophe de la Chine nommé Fohy »[9]. Il se peut que les relations de longue date entre Jaucourt et Voltaire, remontant au moins à 1738, aient encouragé cet intérêt. D'autres relations, familiales, ont peut-être également joué un rôle ; par exemple, en 1743, il fit la connaissance du futur *Contrôleur Général*, Étienne de Silhouette, qui avait publié en 1729 son *Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois*.

On a suggéré que Jaucourt « représente le changement d'opinion, d'un enthousiasme initial à un jugement moins favorable » qui s'opéra dans la perception européenne de la Chine durant les années ou l'*Encyclopédie* fut publiée. A l'appui de ce point de vue, référence est faite au changement de ton entre les deux articles de Jaucourt : PORCELAINE, *tour de*, et TOUR DE PORCELAINE, ce dernier étant plus péjoratif[10]. Il serait peut-être plus juste de dire que Jaucourt vit avec de plus en plus de scepticisme les récits des Jésuites sur la Chine. Dans le deuxième article il insistait sur le fait qu'une bonne partie du revêtement de porcelaine de la tour en question avait disparu. L'article disait en conclusion :

> Voilà ce que les Chinois appellent la *tour de porcelaine*, & que quelques européens nommeroient peut être la *tour de brique*. Quoi qu'il en soit de sa matiere, c'est assurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus solide, & le plus magnifique qui soit dans l'orient, à ce que nous assurent les rr. pp. Jésuites[11].

On découvre un scepticisme similaire envers la représentation jésuite de la Chine dans d'autres articles de Jaucourt. Par exemple dans LANTERNES, FÊTE DES, il exprima des doutes sur le récit de la magnificence

8. Cité dans John Lough, « Louis, Chevalier de Jaucourt (1704-1780). A biographical sketch », dans John Lough, *The* Encyclopédie *in Eighteenth-Century England*, p. 51.

9. *Essais de Théodicée, Augmentée de l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de l'Auteur par M. de Neufville* [Jaucourt], 2 vols, Amsterdam, 1734.

10. Coen, pp. 99, 194.

11. *Encyclopédie*, XVI, p. 462a.

du festival qu'en donnait Le Comte, et dans PAPIER DE LINGE, il se montra tout aussi soupçonneux envers l'affirmation de du Halde selon lequel il s'agissait d'une invention chinoise[12].

Sources

De nombreux articles de l'*Encyclopédie* donnent à la fin une liste de citations. Des articles qui font référence à la Chine, 151 citent au moins une source, et en tout le nombre d'ouvrages cités est approximativement 145, dont 99 le sont une fois seulement. Une analyse plus approfondie indique quelles sources sont le plus souvent citées, et — ce qui n'est pas tout à fait la même chose — lesquelles sont le plus souvent utilisées. Elles comprennent les trois ouvrages les mieux connus sur la Chine existant à l'époque : Martin Martini, *Novus atlas sinensis*, 1655 ; Louis Le Comte, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, 1698 ; et Jean-Baptiste du Halde, *Description... de la Chine*, 1736. L'*Historia critica philosophiae*, 1742-4, de Jakob Brucker, et les *Lettres édifiantes et curieuses*, 1707-58, furent utilisées de façon considérable. De plus, deux compilations encyclopédiques furent parfois citées, mais furent en fait beaucoup plus souvent utilisées : Ephraïm Chambers, *Cyclopaedia or an Universal Dictionary of Arts and Sciences*, publié à l'origine en deux volumes en 1728, et prolongé par un supplément de deux volumes, parus en 1753 ; et Savary-Desbruslons, *Dictionnaire universel de commerce*, 1723-30. On peut se faire une idée de la manière dont ces œuvres furent utilisées en considérant deux thèmes : d'une part, le rapport entre la *Cyclopaedia* de Chambers et les rubriques chinoises de l'*Encyclopédie*, et d'autre part, l'usage fait des sources jésuites sur la Chine, en particulier de l'œuvre de du Halde.

Une étude de l'usage fait de la *Cyclopaedia* de Chambers dans la compilation des rubriques ayant rapport à la Chine donne un aperçu général de la façon dont les sources étaient utilisées et les citations faites dans l'*Encyclopédie*. En fait, seuls deux articles mentionnent Chambers comme source, tous deux citant le *Supplement*. L'un de ceux-ci était KAALING, simple description d'une espèce d'étourneau existant en Chine. L'autre était OBSERVATOIRE, mais il n'existe pas d'article sous le titre « Observatory » dans le *Supplement* de Chambers, et la source de cet article n'est pas claire.

Cependant, si l'on compare le texte de l'*Encyclopédie* avec celui de la *Cyclopaedia*, on découvre que de nombreux emprunts ne sont pas reconnus, et qu'un grand nombre d'articles sont des traductions directes, ou presque directes, d'articles de Chambers. De la *Cyclopaedia* d'origine, les

12. *Encyclopédie*, IX, p. 278a, et XI, p. 856a.

articles LETTRÉS, MANDARIN et RÉGULO sont des traductions littérales des articles Literati, Mandarin et Regulo de Chambers, et on trouve même les renvois de MANDARIN à LETTRÉS dans Chambers. Le *Supplement* contient également des articles qui apparaissent sous les mêmes titres suivis d'une traduction directe du texte dans l'*Encyclopédie*. Ceux-ci comprennent BIA, CACHUNDE, KOUANIN, QUEI, SANTSI (légèrement modifié), SUKOTYRO, TFUOI, TSIN, et YTIC. D'autres articles de l'*Encyclopédie* se rapprochent fort de rubriques dans la *Cyclopaedia*, mais ils contiennent des renseignements supplémentaires, ce qui suggère que leur origine était la *Cyclopaedia* et une autre source. Par exemple, dans le *Supplement*, on trouve une rubrique Setse, qui décrit un fruit, et que l'on peut comparer à l'article SE-TSE ou TSE-TSE de l'*Encyclopédie*. Les deux articles sont identiques, excepté que dans la *Cyclopaedia* le fruit est décrit comme provenant de « Cantong and Honan », tandis que dans l'*Encyclopédie* il est déclaré provenir des « provinces de Chantong & de Yun-nan », ce qui, même en tenant compte des irrégularités orthographiques, ne peut désigner les mêmes provinces.

La *Description de la Chine* de du Halde était la source citée le plus communément, étant nommée dans vingt-deux articles. Jaucourt cite ce livre treize fois, et il fut également cité par Diderot, D'Alembert, d'Holbach, Rousseau dans MUSIQUE, Damilaville dans POPULATION, et Ménuret de Chambaud dans POULS. Ceci n'était pas surprenant, puisque la *Description* était l'ouvrage classique sur la Chine, bien qu'existant depuis trente ans déjà au moment où la publication de l'*Encyclopédie* fut achevée. Une analyse des citations de ce livre révèle de grandes irrégularités entre les collaborateurs dans la mention de leurs sources. Voltaire les citait rarement, et dans ses remarques sur la Chine dans l'*Encyclopédie* il ne fit aucune mention de du Halde. Pourtant, dans *Le siècle de Louis XIV*, il avait nommé du Halde dans sa liste des grands hommes de son temps[13]. Diderot ne fit référence que deux fois à du Halde, chose surprenante étant donné l'importance de ce livre, et du fait que Diderot l'emprunta de la Bibliothèque du Roi le 29 septembre 1751, quand il était le collaborateur principal des articles sur la Chine[14].

A part le manque de temps et d'attention, il se peut qu'il y ait d'autres raisons pour la répugnance à reconnaître une dette envers du Halde. Du Halde était jésuite, et c'était une caractéristique notable des sources citées pour les références de l'*Encyclopédie* à la Chine que nombre d'entre elles étaient écrites par des jésuites. Deux autres auteurs fréquemment mentionnés, Le Comte et Martini, étaient jésuites, et les *Lettres édifiantes et*

13. A.H. Rowbotham, *Missionary and mandarin : The Jesuits at the Court of Peking*, (New York, Russell & Russell, 1966, p. 256).

14. Jacques Proust, « L'initiation artistique de Diderot », *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1960, p. 232 n. 34.

curieuses étaient une compilation jésuite. La liste ne s'arrête pas là, car au moins 21 autres membres de la mission jésuite en Chine sont mentionnés comme faisant autorité à un endroit ou à un autre de l'*Encyclopédie*, y compris le P. Nicolas Longobardi dans CHRONOLOGIE SACRÉE, et le P. Antoine Gaubil, qui vécut jusqu'en 1759, et qui fut cité dans au moins cinq articles, en particulier dans l'article HISTOIRE de Voltaire. De plus, il est clair que les ouvrages non-jésuites sur la Chine, par exemple Domingo Fernandez Navarrete, *Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos de la Monarchia de China*, Madrid, 1675, traduit en d'autres langues européennes, n'étaient pas cités.

Cette dépendance à l'égard des sources jésuites n'était pas surprenante, car les pères jésuites avaient pratiquement le monopole des récits basés sur l'expérience directe de la Chine et de l'expertise chinoise depuis un siècle. En fait, c'était leur présentation de la Chine qui était à l'origine de l'image positive de ce pays, encore dominante parmi les intellectuels européens quand l'*Encyclopédie* était en projet. Cependant, les philosophes n'aimaient pas devoir se fonder sur les descriptions jésuites et à l'occasion ils se sont distancés de leur autorité. Par exemple, dans l'article ATHÉES, l'abbé Yvon montra que les missionnaires jésuites étaient en désaccord sur la question de savoir si les Chinois devaient être considérés comme athées[15]. Lorsque l'article JÉSUITE de Diderot parut, les jésuites avaient été supprimés et le besoin de s'imposer une certaine contrainte en se référant à cet ordre ne s'appliquait plus. En conséquence, Jaucourt se sentit libre de railler du Halde dans son article, par ailleurs inoffensif, PAPIER DE LA CHINE.

> Le *papier* dont on se sert le plus communément à la Chine, est celui que l'on fait d'un arbre appellé *chu-ku* ou *ku-chu*, que le pere Duhalde compare tantôt au mûrier, tantôt au figuier, tantôt au sycomore, & enfin pour augmenter l'embarras, d'autres fois au fraisier, ensorte que nous connoissons moins cet arbre que s'il n'en avoit rien dit du-tout : cette façon d'écrire est familiere à cet auteur, qui est souvent d'une sécheresse extraordinaire au milieu de la plus grande prolixité, & qui n'est jamais plus diffus & moins méthodique, que quand il se propose de mettre de l'exactitude & de l'ordre dans ses écrits[16].

Philosophie et religion

L'article le plus important est CHINOIS, PHILOSOPHIE DES, qui porte l'astérisque éditoriale de Diderot. Il ressemble aux articles que Diderot écrivit sur la philosophie des Chaldéens, des Indiens et des Japonais. Il

15. *Encyclopédie*, I, p. 800a-b.
16. *Encyclopédie*, XI, p. 852a.

porte en grande partie sur le confucianisme, et Diderot répétait l'opinion qui avait été exprimée par les missionnaires jésuites, que l'éthique confucéenne méritait d'être admirée mais que le développement, par la suite, de la métaphysique néo-confucéenne était moins satisfaisant. Le ton général de l'article était sérieux, mais Diderot n'admirait pas, comme l'avait fait Voltaire, dans le confucianisme l'une des formes de la religion naturelle. Il s'écartait de ses deux sources, Brucker et le P. Le Comte, soit en faisant des remarques peu flatteuses, soit en comparant avec la situation en Europe. Par exemple, quand il fait référence au texte confucéen, la *Doctrine du Milieu Juste*, il la rejette avec légèreté en déclarant qu'elle « n'a rien de si fort sur cet objet qu'on ne pût aisément renfermer dans quelques maximes de Sénèque[17] ».

Diderot fit l'observation que les « trois religions » de la Chine, autrement dit le taoïsme, le bouddhisme, et le néo-confucianisme, « ne sont vraisemblablement que trois combinaisons différentes de superstitions, d'idolâtries, & de polythéisme ou d'athéisme[18] ». Pourtant, il n'hésitait pas à citer des maximes de gouvernement de Confucius, dont l'une déclarait que :

> Le philosophe est celui qui a une connoissance profonde des choses et des livres, qui pese tout, qui se soûmet à la raison, & qui marche d'un pas assûré dans les voies de la vérité et de la justice[19].

Il n'est guère surprenant qu'à la fin de la liste, Diderot fasse le commentaire que l'éthique de Confucius était de loin supérieure à sa métaphysique et à sa philosophie de la nature.

Certains thèmes concernant la religion et la philosophie chinoises apparurent dans d'autres articles, souvent dans le contexte d'une discussion sur l'Europe. Dans ATHÉES, l'abbé Yvon releva une remarque faite par Pierre Bayle dans son *Dictionnaire historique et critique* : que les Chinois étaient athées et que la société chinoise était un exemple de la possibilité de séparer la religion de la morale. Yvon considérait les croyances des disciples du *rujiao*, instruction confucéenne, et concluait : « on ne voit chez eux qu'un athéisme raffiné, & un éloignement de tout culte religieux »[20].

Dans l'article JU-KIAU (*rujiao*), d'Holbach offrit un point de vue plus général du néo-confucianisme. Il avait peu d'affection pour les spéculations métaphysiques des érudits et concluait en citant le jugement de du Halde sur leurs opinions :

17. *Encyclopédie*, III, p. 342a.
18. *Encyclopédie*, III, pp. 343b-344b.
19. *Encyclopédie*, III, p. 346b.
20. *Encyclopédie*, I, p. 800a.

> après avoir flotté entre mille incertitudes, ils tombent dans les ténebres de l'athéisme, rejettant toute cause surnaturelle, n'admettant d'autre principe qu'une vertu insensible, unie & identifiée à la matière[21].

Si le confucianisme sous ses différentes formes était critiqué, le bouddhisme et le taoïsme en Chine étaient tout à fait rejetés. Dans BONZES, Diderot citait un empereur de la dynastie Tang qui avait ordonné la destruction des temples bouddhistes pour la simple raison que, s'il y avait des hommes et des femmes qui ne travaillaient pas, il devait par voie de conséquence y avoir dans l'empire d'autres hommes ou femmes qui souffraient du froid et de la faim[23]. Dans O-MI-TO, d'Holbach décrivit le culte du Bouddha Amitabha en Chine et au Japon. Il fit le commentaire ironique que « Les Chinois croient qu'il suffit de l'invoquer pour obtenir le pardon des crimes les plus atroces »[23].

Les articles qui parlaient du taoïsme étaient embrouillés et condescendants. L'article anonyme LANÇU (probablement une corruption du nom Laozi, fondateur légendaire du taoïsme), évoquait le conte qu'il aurait passé 84 ans dans le sein de sa mère. Un article plus important, LAO-KIUN, attribué à d'Holbach, déclarait de façon insinuante que les parents de Laozi étaient un pauvre laboureur âgé de 70 ans, et une villageoise de 40 ans. Elle, « sans avoir eu commerce avec son mari, se trouva enceinte par la vertu vivifiante du ciel & de la terre »[24].

Histoire et chronologie

L'idée que l'ancienneté de l'histoire chinoise puisse présenter un défi pour la chronologie biblique avait été implicitement reconnue depuis la publication de *Sinicae historiae* par Martini, en 1658, qui faisait remonter l'histoire chinoise à 2952 av. J.-C. (date habituelle 2852 av. J.-C.), jusqu'au règne de Fuxi, et qui mentionnait sept empereurs qui auraient régné avant la date supposée du déluge biblique en 2349 av. J.-C. Dans CHRONOLOGIE SACRÉE, Diderot utilisa ces renseignements pour mettre en doute la chronologie biblique. Il mit en œuvre des méthodes tortueuses : il commença par un résumé comparatif de l'histoire des Babyloniens, des Égyptiens, des Chaldéens, et des Chinois, par rapport au témoignage de la Bible, ceci causant la fureur de ceux qui le critiquaient, qui disaient qu'il confondait la révélation avec les idées fabuleuses de peuples idolâtres. Quand il prit en considération la chronologie chinoise, il prit soin de noter

21. *Encyclopédie*, IX, p. 53b.
22. *Encyclopédie*, II, p. 329b.
23. *Encyclopédie*, XI, p. 469a.
24. *Encyclopédie*, IX, p. 281a.

les disputes qui avaient éclaté entre les experts *chinois*, laissant ainsi supposer que les experts européens devraient jouir de la même liberté que leurs confrères chinois. Il causa d'autres controverses en se référant à l'abbé de Prades, dont la thèse, soumise à la Faculté de Théologie de l'Université de Paris en 1752, avait été condamnée comme subversive en matière de foi chrétienne. Diderot semblait rejeter le point de vue de l'abbé, mais dans sa référence à la chronologie chinoise, il maintenait une note de scepticisme envers la tradition chrétienne autant qu'envers les documents chinois. Dans DIEU, Jean Henri Samuel Formey discutait la chronologie de Moïse, et faisait référence à l'histoire chinoise, mais il semblait accepter que la documentation chinoise exagérait le passage du temps. Un nouveau calcul suggérait que les règnes de Yao et Shun, fondateurs de la monarchie chinoise, s'étaient terminés en 1991 av. J.-C. Formey concluait avec une assurance suspecte :

> Voilà donc la naissance des plus anciens peuples du monde ramenée & réduite à sa juste époque, l'histoire de Moyse confirmée, le fait de la création évidemment établi, & par cela même l'existence de l'Être suprême invinciblement démontrée[25].

D'autres articles se référaient aux données de l'astronomie chinoise, qui n'étaient pas facilement conciliables avec l'histoire théologique. Par exemple, dans TÉNEBRES DE LA PASSION, Jaucourt discuta l'évidence d'une éclipse censée avoir été observée en Chine en 32 ap. J.-C., et conclut qu'elle ne pouvait servir d'appui à la thèse chrétienne d'un événement surnaturel et de l'obscurité tombant sur la Terre entière[26].

Gouvernement

A l'époque de l'*Encyclopédie*, deux points de vue opposés existaient en Europe sur la nature du gouvernement en Chine. D'un côté, celui dérivé des enseignements de Confucius et de Mencius, répétés par les missionnaires jésuites et utilisés par Voltaire, qu'entre souverain et sujet existait une relation de bienveillance et d'affection. En revanche, et en particulier à la suite de la façon dont l'Amiral Anson fut traité à Canton en 1743-4 aux mains de fonctionnaires chinois, la Chine était perçue comme un état despotique administré par des fonctionnaires rapaces — un point de vue adopté par Montesquieu : « La Chine est donc un État despotique, dont le principe est la crainte »[27].

25. *Encyclopédie*, IV, p. 982a.
26. *Encyclopédie*, XVI, pp. 131a-132b.
27. *L'Esprit des lois*, VIII, ch. 21.

La discussion politique la plus considérable en ce qui concerne la Chine se rapporte aux devoirs du souverain, qui forment une part importante des enseignements de Confucius et de Mencius. Dans LÉGISLATEUR, Saint-Lambert mentionnait comment un roi de Chine, estimant que son fils ne méritait pas de lui succéder, avait passé son sceptre à son ministre, déclarant que le bien-être de son peuple était plus important que celui de son fils. Saint-Lambert ajoutait que :

> A la Chine, les édits des rois sont les exhortations d'un pere à ses enfans ; il faut que les édits instruisent, exhortent autant qu'ils commandent : c'étoit autrefois l'usage de nos rois, & ils ont perdu à le négliger[28].

Mais en dépit de cet avertissement aux souverains de France, la critique s'adressait en fait à la Chine. Saint-Lambert faisait remarquer que, jusqu'à la fin de la dynastie Ming, les empereurs chinois avaient exercé la bienveillance. Mais :

> Quand les empereurs de cet empire, trop vaste pour une monarchie réglée, ont commencé à y faire sentir la crainte, quand ils ont moins fait dépendre leur autorité de l'amour des peuples que de leurs soldats tartares, les mœurs chinoises ont cessé d'être pures, mais elles sont restées douces[29].

En ceci, Saint-Lambert exprimait la perception de la Chine telle qu'elle allait se manifester dans l'*Encyclopédie* : la Chine avait peut-être été un modèle de gouvernement autrefois, mais ces jours-là avaient disparu. La conquête mandchoue de 1644, en exposant la faiblesse du régime chinois, lui avait été fatale, et l'avait conduit à sa transformation en despotisme.

Un thème cher à tout philosophe était la pratique chinoise de choisir les fonctionnaires selon leur mérite. Dans BIBLIOTHÈQUE, Diderot fit mention du système d'examens, insistant sur le fait qu'en Chine il ne suffisait pas d'être *savant*, encore fallait-il passer trois examens sévères[30]. Dans NOBLESSE, Jaucourt compara la noblesse française avec les « gens de lettres » chinois, en les décrivant comme une noblesse non-héréditaire[31]. Trois brefs articles anonymes, SIEOUTSAI, KIU-GIN et TSIN-SE, décrivaient les trois diplômes décernés. Dans l'article tsin-se (jinshi), il était fait mention de la participation de l'empereur, des récompenses

28. *Encyclopédie*, IX, p. 360b. La référence concernait le Sage Roi Yao, qui passa le trône, non pas à son fils, mais à son loyal ministre, Shun. Il existe de nombreuses allusions à cet événement dans Mencius. Ce fait aurait rappelé aux lecteurs la façon dont Antonin le pieux désigna le vertueux Marc Aurèle pour son successeur.

29. *Encyclopédie*, IX, p. 359a.

30. *Encyclopédie*, II, p. 232b.

31. *Encyclopédie*, XVI, pp. 731a-b.

amoncelées sur les lauréats et des honneurs octroyés à leurs familles et à leurs villes natales. Il y était ajouté :

> Il n'est point surprenant qu'un état administré par des hommes qui ont consacré leur tems à l'étude de la morale, des lois & de la philosophie, surpasse tous les autres par la sagesse de son gouvernement[32].

On citait souvent la Chine comme pays où le souverain réfrénait les excès religieux et encourageait la tolérance religieuse. Dans LETTRÉS, d'Holbach notait que la cour et les érudits avaient adopté le néo-confucianisme, une forme cultivée d'athéisme, mais le gros de la population restait attaché à l'adoration d'idoles. L'élite tolérait l'islam, mais avait en horreur les sectes idolâtres et aurait préféré les détruire, si ce n'était pour le désordre qui s'en serait suivi. Elle se bornait à condamner ces pratiques annuellement[33]. Dans POPULATION, Damilaville écrivait que :

> A la Chine on est si convaincu que la tranquillité de l'état, sa prospérité & le bonheur des peuples dépendent de la tolérance de l'administration en matière religieuse, que pour être mandarin, & par conséquent magistrat, il faut par une condition absolue, n'être attaché à aucun culte particulier[34].

Disséminés au long de l'*Encyclopédie*, on trouve neuf courts articles qui décrivent les six tribunaux gouvernementaux et d'autres corps administratifs[35]. A partir de ceux-ci, on pouvait se faire une idée générale d'un pays où l'administration était organisée de façon rationnelle et où chaque corps avait un domaine de responsabilités clairement défini. La même impression de rationalité se prolongeait dans certains aspects du système judiciaire. Dans PEINE, Jaucourt attirait l'attention sur deux principes de droit criminel chinois qu'il trouvait admirables : la précision des degrés du châtiment et le principe de tirer « chaque peine de la nature particuliere du crime »[36]. Ces observations avaient été faites auparavant par Montesquieu dans *L'esprit des lois*, et il se peut que cette référence à la coutume chinoise ait influencé Beccaria quand il écrivit *Dei delitti e delle pene*, publié en 1764.

La connection entre le modèle de gouvernement chinois — tel qu'il était perçu par les Européens — et les idées de despotisme éclairé tel qu'il fut développé par Frédéric le Grand, par exemple, n'est pas claire. Dans

32. *Encyclopédie*, IX, p. 359a.
33. *Encyclopédie*, IX, pp. 433a-b.
34. *Encyclopédie*, XIII, pp. 93a-b.
35. Voir HING-PU ; HU-PU OU HOU-POU ; KONG-PU ; LIPOU ; LI-PU OU LI-POU ; PIMPOU ; PING-PU ; RITES, TRIBUNAL DES et YONG-CHING-FU.
36. *Encyclopédie*, XII, p. 248b.

l'*Encyclopédie*, l'empereur chinois se voit attribuer certaines coutumes qui étaient considérées comme les marques d'un gouvernement éclairé : son souci de l'agriculture symbolisé par le fait qu'il labourait le premier sillon ; son rôle dans le développement de l'éducation ; sa prise en considération de toute peine de mort ; sa répression des excès religieux et son encouragement à la tolérance religieuse. Dans l'article DEVOIR, Mallet affirmait que la règle générale qui gouvernait la conduite du souverain était le bien de son peuple. Il ajoutait ensuite neuf devoirs particuliers, qui tous trouvaient des exemples dans les usages chinois, bien que ceci ne fût pas spécifié[37]. Même Rousseau, qui n'était pas habituellement un grand admirateur de la Chine, dans ÉCONOMIE *ou* OECONOMIE déclarait :

> A la Chine, le prince a pour maxime constante de donner le tort à ses officiers dans toutes les altercations qui s'élèvent entr'eux & le peuple. Le pain est-il cher dans une province ? l'intendant est mis en prison : se fait-il dans une autre une émeute ? le gouverneur est cassé, & chaque mandarin répond sur sa tête de tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas qu'on n'examine ensuite l'affaire dans un procès régulier ; mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer & l'empereur persuadé que la clameur publique ne s'éleve jamais sans sujet, démêle toujours au-travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse[38].

L'économie, les arts et les sciences

En 1767, François Quesnay publia *Le despotisme de la Chine*, l'une des œuvres capitales de la pensée physiocratique. Quesnay (sous le nom de son fils) avait écrit deux articles pour l'*Encyclopédie*, GRAINS et FERMIERS. Il est assez surprenant que ni l'un ni l'autre ne fassent de référence spécifique à la Chine. Ceci corrobore la théorie que les idées physiocratiques de Quesnay étaient formées avant qu'il ne lise Rousselot de Surgy, *Mélanges intéressans et curieux*, publié entre 1764 et 1766, sa source principale pour *Le despotisme de la Chine*[39].

D'autres articles de l'*Encyclopédie*, eux, font référence à l'économie chinoise. Dans ÉCONOMIE, Rousseau louait l'usage chinois de n'imposer des taxes indirectes que sur les produits de luxe, évitant ainsi de faire peser de lourdes charges sur les pauvres[40]. Plusieurs articles sur le luxe adoptèrent le même argument, et critiquaient implicitement et

37. *Encyclopédie*, IV, p. 917a.

38. *Encyclopédie*, V, p. 340a.

39. Lewis Maverick, « Chinese influences upon Quesnay and Turgot », *Claremont Oriental Studies*, 4, June 1942, pp. 1-12.

40. *Encyclopédie*, V, p. 347b.

indirectement les événements en France. Dans ÉPARGNE, Faiguet mentionnait un empereur chinois du XVIIe siècle,

> qui dans l'un des grands évenemens de son regne, défendit à ses sujets de faire les réjoüissances ordinaires & consacrées par l'usage, soit pour leur épargner des frais inutiles & mal placés, soit pour les engager vraisemblablement à opérer quelque bien durable, plus glorieux pour lui-même, plus avantageux à tout son peuple, que des amusemens frivoles & passagers, dont il ne reste aucune utilité sensible[41].

Dans POPULATION, Damilaville citait le cas d'un empereur chinois qui avait fermé une mine de pierres précieuses, parce que les bijoux ne pouvaient ni habiller ni nourrir son peuple. La véritable cible de Damilaville était l'envoi d'expéditions lointaines coûteuses, qu'il considérait un futile gaspillage d'efforts[42]. Dans RIZ, Jaucourt commentait :

> Les Chinois sont bien éloignés d'occuper la terre superflue en objets agréables, comme à former des parterres, à cultiver des fleurs passageres, à dresser des allées, & à planter des avenues d'arbres sans rapport ; ils croient qu'il est du bien public, &, ce qui les touche encore plus, de leur intérêt particulier que la terre produise des choses utiles[43].

Les missionnaires jésuites avaient chanté les louanges des réalisations chinoises dans les arts et les sciences, mais à l'époque de l'*Encyclopédie*, une confiance plus grande dans les réalisations européennes et un durcissement des attitudes envers la Chine conduisit à un jugement plus mesuré. Dans CHINOIS, PHILOSOPHIE DES, Diderot exprimait une opinion du caractère chinois qui devait avoir beaucoup d'influence :

> qu'ils n'ont pas le génie d'invention et de découvertes qui brille aujourd'hui dans l'Europe... qu'en général l'esprit d'orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qu'il trouve établi, moins avide de nouveauté que l'esprit d'occident[44].

Ce point de vue était soutenu par des articles dénigrant la technologie et les sciences appliquées chinoises. Dans SOME et VAISSEAUX CHINOIS, Jaucourt signalait les imperfections des bateaux chinois, et commentait sur un ton acerbe que, même si les Chinois avaient inventé la boussole, ils avaient peu tiré profit de cette invention. Et dans OBSERVATOIRE, la précision des instruments chinois pour l'astronomie étaient également critiqués.

41. *Encyclopédie*, V, p. 747a.
42. *Encyclopédie*, XIII, p. 100a.
43. *Encyclopédie*, XIV, p. 307a.
44. *Encyclopédie*, III, pp. 347b-348a.

Les références à la médecine chinoise étaient, elles aussi, généralement négatives. L'article MÉDECINE de Jaucourt, était, en substance, dérivé de Robert James, *Dictionnaire universel de médecine*, qui avait été traduit en français par Diderot. Cet article contenait une analyse critique de la médecine chinoise, mais arrivait à la conclusion surprenante que les médecins chinois, à cause de leur travail acharné et de leur expérience, avaient acquis le respect des Européens dans les Indes[45]. Jaucourt omit cette remarque, ajoutant à la place « Ces peuples n'ont point de chimie ; ils sont dans une profonde ignorance de l'anatomie, & ne saignent presque jamais »[46]. Dans INOCULATION, Tronchin mentionna le développement en Chine d'une méthode d'inoculation contre la variole, mais décrivit comment elle avait été démontrée inférieure à la méthode alors utilisée en Europe[47]. D'autres articles, comme celui sur le ginseng, par exemple, (GINS-ENG) adoptaient la même note de scepticisme. Dr. Ménuret consacra un long passage de l'article POULS à la doctrine chinoise du pouls. Il reconnaissait le détail et la subtilité de l'enseignement chinois à ce sujet, mais mettait en doute la prétention de pouvoir déterminer la cause et la conséquence de toutes les conditions par la simple observation du pouls, et critiquait l'absence de principes généraux à l'appui de l'enseignement chinois. Jaucourt trouva quelque chose de positif à dire sur l'usage de la rhubarbe comme drogue, et l'article VESICATOIRES *ou* VESSICATOIRES, décrivait l'acuponcture et lui accordait une certaine valeur.

La langue écrite chinoise fut décrite par Jaucourt dans ÉCRITURE CHINOISE. Dans cet article, il analysait les deux théories principales sur les origines des caractères chinois. Selon l'avis de la plupart des sinologues, les caractères avaient leurs origines dans les images des choses qui pouvaient être représentées par un dessin, tandis que tout ce qui ne pouvait être représenté en images l'était par allégorie ou par allusion. En revanche, Nicolas Fréret avait soutenu que les caractères n'avaient aucune connection fondamentale avec les choses qu'ils signifiaient. Jaucourt fit la remarque que les langues écrites d'Indo-Chine et du Japon étaient semblables à celle de la Chine. Dans CARACTÈRE, attribué à D'Alembert, on trouve la même observation. Dans cet article, on fait mention d'une époque où tous les êtres humains auraient formé une seule société, avec une seule langue et un seul alphabet. Mais, disait l'auteur, cette société avait été dispersée, et le langage formait maintenant un obstacle majeur pour le progrès des sciences. En faisant référence aux propositions du moment pour la création d'une langue universelle, il ajoutait que l'idée n'était pas une chimère, car

45. Robert James, *Dictionnaire universel de médecine*, 6 volumes, (Paris, 1746-8), I, p. xii.

46. *Encyclopédie*, X, p. 263b.

47. *Encyclopédie*, VIII, p. 758a.

les Chinois et les Japonais possédaient déjà quelque chose de la sorte, et que cette idée avait été émise par Leibniz[48]. Cependant, Diderot restait peu impressionné. Il trouvait extraordinaire que la langue écrite chinoise n'ait pas été simplifiée.

> Que plus on leur accordera d'ancienneté, plus on aura de reproches à leur faire sur l'imperfection de leur langue & de leur écriture : il est inconcevable que des peuples à qui l'on donne tant d'esprit & de sagacité, ayent multiplié à l'infini des accens au lieu de multiplier les mots, & multiplié à l'infini les caracteres, au lieu d'en combiner un petit nombre[49].

Cependant, l'introduction à la planche illustrant les caractères chinois fournit une description mieux informée et plus positive de la langue chinoise. Le contenu de cet article a été attribué à M. de Hauterayes, qui, semble-t-il, était responsable de la plupart des alphabets illustrés dans les Planches. On y trouve la raison pour laquelle les Chinois n'avaient pas développé d'alphabet clairement et correctement expliquée :

> Les Chinois n'ont point d'alphabet : & même leur langue n'en est point susceptible, n'étant composée que d'un nombre de sons très-borné... Ils n'ont que 328 vocables & tous monosyllabiques, applicables à environ 80 000 caractères dont leur langue est composée...[50]

L'introduction décrivait bien les tons et l'usage de termes composés. Puis elle passait à la langue écrite, rejetant complètement la théorie qu'il puisse y avoir un lien entre les hiéroglyphes égyptiens et chinois. L'auteur expliquait l'usage des 214 radicaux, et les difficultés associées au décompte des traits des caractères et à l'utilisation d'un dictionnaire chinois. L'article se termine sur une note philosophique :

> La langue chinoise, nonobstant plusieurs défectuosités qu'on peut y remarquer, est belle & très-expressive ; sa beauté consiste principalement dans un laconisme, qui à la vérité n'est pas peu embarrassant pour un étranger, mais elle mérite d'être apprise, & son étude même est amusante pour un philosophe qui cherche à approfondir la maniere dont les choses ont été perçues par des hommes séparés de nous, de tout l'hémisphere[51].

Les réalisations des Chinois dans les autres domaines artistiques étaient, soit complètement ignorées, soit critiquées. Dans le texte principal de l'*Encyclopédie*, il n'y avait aucune référence notable à la musique chinoise,

48. *Encyclopédie*, II, pp. 645b-646a.
49. *Encyclopédie*, III, p. 347a.
50. *Planches*, II, « Alphabets Anciens », p. 11b.
51. *Planches*, II, p. 15b.

mais dans les *Planches*, on trouvait un exemple de chanson chinoise prise de du Halde, et une illustration du *LU OU SYSTEME DE MUSIQUE DES CHINOIS*. Le commentaire accompagnant ces illustrations mentionnait les faiblesses de la musique chinoise, qui la rendent peu flatteuse aux oreilles européennes[52]. Diderot exprimait un point de vue tout aussi négatif sur le théâtre chinois, qu'il considérait imparfait parce qu'il ne respectait pas la règle des unités dramatiques[53]. Dans PEINTURE, Jaucourt généralisait encore davantage. La peinture chinoise, disait-il, « n'offre qu'un certain goût d'imitation servile, ou l'on ne trouve ni génie, ni dessein, ni invention, ni correction »[54]. Dans TOUR DE PORCELAINE, article déjà évoqué, Jaucourt décrivait la Tour de Porcelaine, pagode située aux murs de Nanjing. Il ne manqua de faire remarquer qu'une bonne partie du vernis était tombé des briques, que les escaliers étaient étroits et peu pratiques, et que les salles de la tour étaient enrichies de peintures chinoises — « si néanmoins les peintures de la Chine sont capables d'enrichir un appartement »[55].

Si les beaux-arts n'étaient pas appréciés, les techniques chinoises dans les arts industriels étaient traités avec plus de générosité. On trouve des articles sur les fleurs artificielles (FLEURISTE ARTIFICIEL), sur le papier chinois (PAPIER DE LA CHINE), et surtout sur la porcelaine. L'article PORCELAINE de Jaucourt se basait sur un rapport des *Lettres édifiantes*. D'Holbach fournit un certain nombre d'articles techniques sur des thèmes s'y rapportant. Il mentionna plusieurs fois le coût de la porcelaine chinoise, et la possibilité de fabriquer de la porcelainc de semblable qualité en Europe. Dans KAOLIN, d'Holbach faisait remarquer que l'on trouvait une argile ressemblant au kaolin près d'Alençon[56].

Conclusion

Les rubriques concernant la Chine montrent peu de cohérence. Dans les premiers volumes, Diderot étant l'auteur de CHINOIS, PHILOSOPHIE DES, et d'autres articles, il leur conféra une certaine direction en tant qu'éditeur. Un effort était fait pour fournir un traitement d'ensemble, par exemple des six tribunaux gouvernementaux. Les termes utilisés pour les poids et mesures et unités itinéraires furent traités assez systématiquement. Mais les articles philosophiques importants contenaient tant de différentes versions des termes chinois romanisés qu'il était difficile de renvoyer le lecteur d'un

52. *Planches*, VIII, « Musique », pp. 2a-b.
53. *Encyclopédie*, III, p. 347a.
54. *Encyclopédie*, XII, p. 277a.
55. *Encyclopédie*, XVI, p. 461b.
56. *Encyclopédie*, IX, pp. 112a-b.

article à un autre. D'autres rubriques ne prenaient pas les affaires chinoises au sérieux. L'article sur le *li*, mesure itinéraire chinoise, écrit par Jaucourt, déclarait :

> LI, LY, LIS, LYS... comme vous voudrez l'écrire, est la plus petite mesure itinéraire des Chinois. Le P. Massée dit que le *li* comprend l'espace où la voix de l'homme peut porter dans une plaine quand l'air est tranquille & serain. Mais les confreres du P. Massée ont apprécié le *li* avec une toute autre précision[57].

Sous le titre JU, également écrit par Jaucourt, se trouvait la définition : « nom de deux villes & de deux rivières de la Chine, marqué dans l'Atlas chinois, auquel je renvoie les curieux, si ce nom vient à se présenter dans leurs lectures »[58].

De nombreux commentaires renforçaient les stéréotypes sur la Chine et les Chinois courants à l'époque : l'immensité du pays ; l'énorme population des villes ; le penchant pour l'épargne et la diligence de ses habitants. L'article FIGURE, de d'Abbes de Cabroles annonçait ce qui deviendrait un stéréotype courant au XIXe siècle : que les Chinois sont à nos antipodes en bien des choses outre la géographie[59]. Il se référait aux concepts opposés de la beauté féminine.

> Voyez cette Chinoise ? elle est ce que son pays a jamais imaginé de plus beau... Vous demandez de grands yeux bien fendus, bien ouverts, et celle-ci les a très-petits, extrèmement distans l'un de l'autre, et ses paupières pendantes en couvrent la plus grande partie. Le nez, selon vous, doit être bien pris et élevé, remarquez combien celui-ci est court et écrasé. Vous exigez un visage rond et poupin, le sien est plat et carré ; des oreilles petites, elle les a prodigieusement grandes ; une taille fine et aisée, elle l'a lourde et pesante ; des cheveux blonds, si elle les avoit tels, elle seroit en horreur ; des piés mignons, ici seulement vous vous accordez : mais qu'est-ce que les vôtres en comparaison des siens : un enfant de 6 ans ne mettroit pas sa chaussure[60].

Plusieurs articles décrivaient les bizarreries chinoises que l'on pouvait s'attendre à y trouver : bandage des pieds ; breuvages étranges ; coutumes funéraires bizarres ; l'utilisation de cormorans pour la pêche ; le ramassage des nids d'oiseaux pour faire de la soupe. Mais accompagnant ces descriptions, on trouve un certain scepticisme envers les récits des voyageurs, raillant la suggestion que les nids d'oiseaux étaient en fait

57. *Encyclopédie*, IX, p. 453a.

58. *Encyclopédie*, IX, p. 1a.

59. « Illustrations of men and things in China », *Chinese Repository*, 10, 1841, pp. 104-8.

60. *Encyclopédie*, VI, p. 773a.

l'écume des vagues ; rejetant la théorie que la porcelaine obtenait sa patine particulière en étant laissée très longtemps sous terre ; et niant qu'en Chine il existait un oiseau de petite taille naissant d'une fleur.

L'admiration exprimée par les Jésuites pour la culture chinoise, en particulier pour le gouvernement et le code moral associé à Confucius, survivait encore partiellement. Mais elle était assombrie par le ton sceptique adopté par Diderot, d'Holbach et Jaucourt. Ils se servirent parfois de la Chine pour critiquer l'Europe indirectement, répétant ainsi certaines des opinions positives de la représentation jésuite. Mais leur intérêt pour la technologie et le progrès les conduisit à dénigrer la Chine, la décrivant comme un pays qui avait accompli de grandes choses jadis, mais que l'Europe maintenant surpassait. A l'occasion, ils mentionnaient des aspects de la société chinoise méritant encore d'être imités — par exemple dans CIVILITÉ, POLITESSE, AFFABILITÉ, Jaucourt loue la société chinoise pour sa morale, alors même que cette moralité n'était pas dominée par l'église[61]. Dans MANIÈRE, le respect des enfants chinois envers leurs parents faisait l'objet d'un commentaire approbateur[62]. Mais ces remarques restaient assez exceptionnelles. Dans les arts, la *chinoiserie* avait banalisé les réalisations culturelles de la Chine. L'*Encyclopédie* présentait comme marginaux ou négligeables de nombreux autres aspects de la civilisation chinoise.

J.A.G. ROBERTS
Université de Huddersfield,
Angleterre

61. *Encyclopédie*, III, p. 497b.
62. *Encyclopédie*, CI, p. 35a.

Pl. XXV.

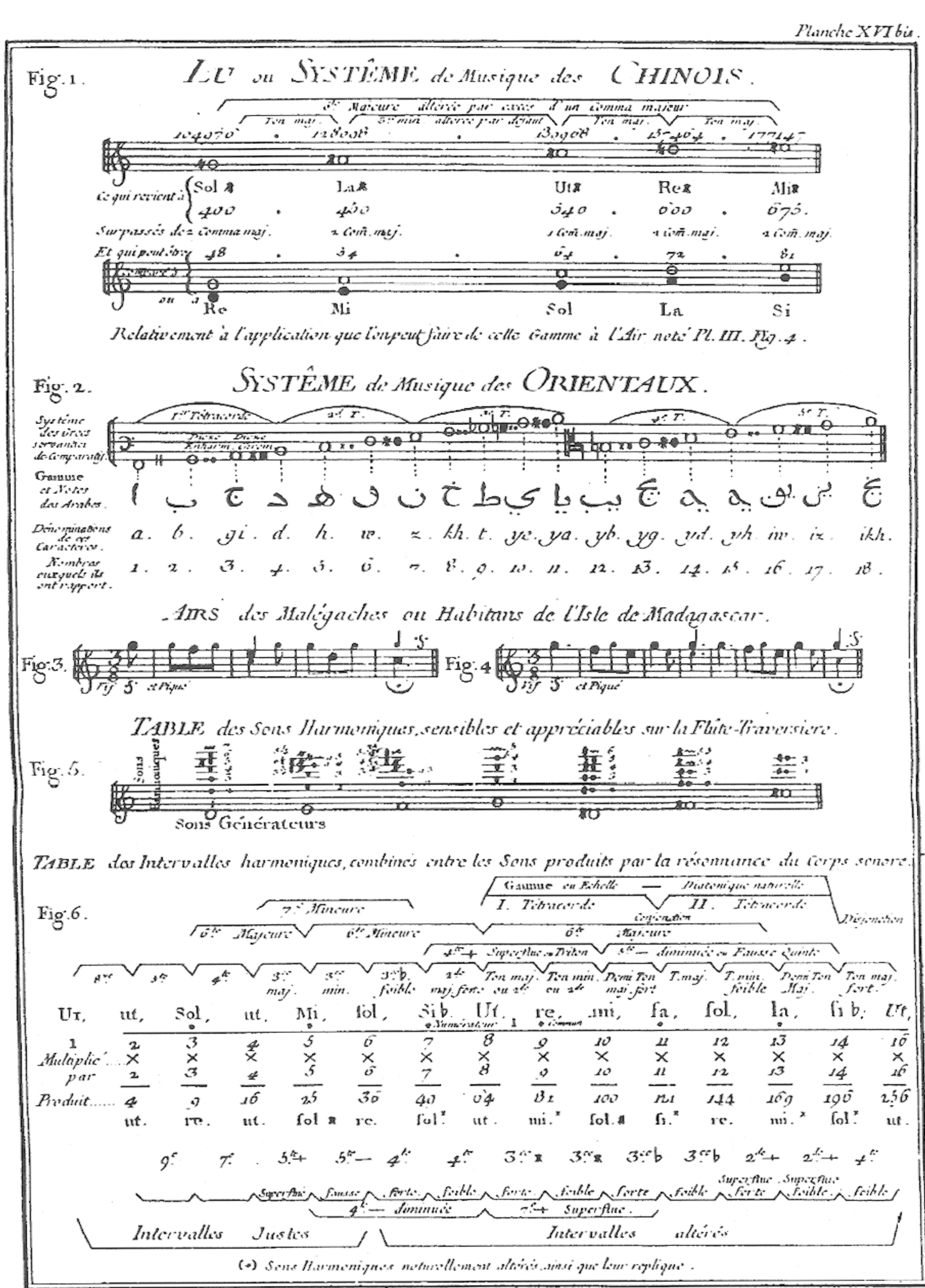
CLEFS CHINOISES.

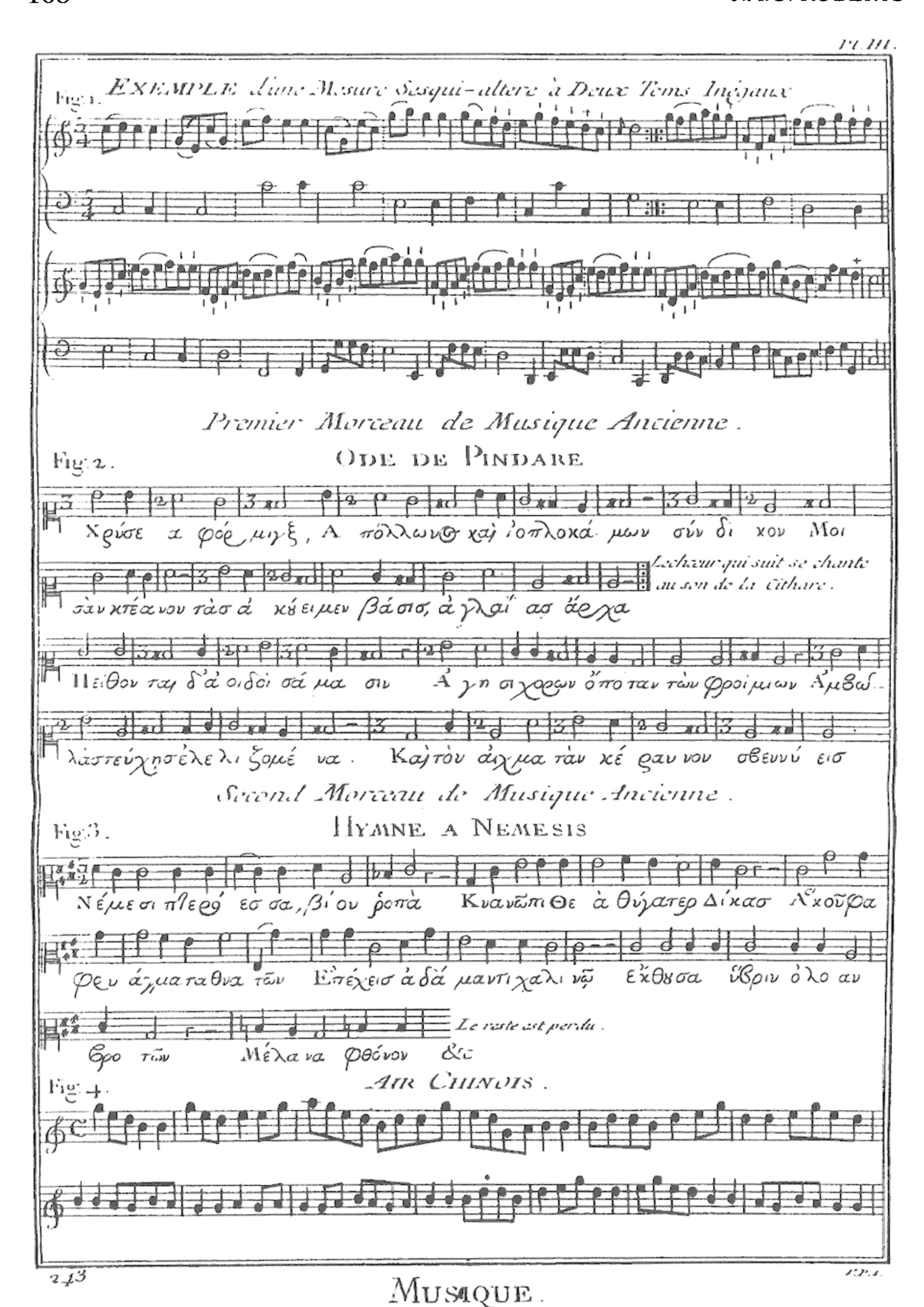
No.	Clef	Prononciation
	Clefs d'un trait	
1	一	yě
2	丨	kouen
3	丶	tchou
4	丿	piě
5	乙	yě
6	亅	kiouě
	Clefs de deux traits	
7	二	eulh
8	亠	theôu
9	人	gîn
9	亻	gîn
10	儿	gîn
11	入	gě
12	八	pă
13	冂	khiông
14	冖	miě
15	冫	ping
16	几	ki
17	凵	khàn
18	刀	tāo
19	力	liě
20	勹	pāo
21	匕	pì
22	匚	fām
23	匸	hì
24	十	chě
25	卜	poǔ
26	卩	tciě
27	厂	hàn
28	厶	tçoū
29	又	yéou
	Clefs de 3 traits	
30	口	khèou
31	囗	yoù
32	土	thoù
33	士	ssé
34	夂	tchì
35	夊	soūi
36	夕	siě
37	大	tá
38	女	niòu
39	子	tcè
40	宀	miên
41	寸	tçún
42	小	siào
43	尢	vâng
43	尢	vâng
43	兀	vâng
44	尸	chī
45	屮	tçao
46	山	chān
47	巛	tchoūen
48	工	kōng
49	己	kì
50	巾	kīn
51	干	kān
52	幺	yāo
53	广	yèn
54	廴	ìn
55	廾	kông
56	弋	ў
57	弓	kōng
58	彐	kí
58	彑	kí
58	彑	kí
59	彡	chān
60	彳	tchě
	Clefs de 4. tr.	
61	心	sīn
61	忄	sīn
62	戈	kō
63	戶	hóu
64	手	cheòu
65	支	tchī
66	攴	poū
67	文	vên
68	斗	teòu
69	斤	kīn
70	方	fāng
71	无	voû
72	日	jě
73	曰	yüě
74	月	yoüě
75	木	moū
76	欠	kiěn
77	止	tchì
78	歹	yă
79	殳	tchoū
80	毋	moû
81	比	pì
82	毛	maô
83	气	khí
84	氏	chí
85	水	choùi
86	火	hò
86	灬	hò
87	爪	tchào
87	爫	tchào
88	父	foú
89	爻	yâo
90	爿	pân
91	片	piēn
92	牙	yâ
93	牛	nieôu
94	犬	khiuèn
	Clefs de 5. tr.	
95	玉	yoǔ
96	玄	yuên
97	瓜	couā
98	瓦	và
99	甘	cān
100	生	sēng
101	用	yóng
102	田	thiên
103	疋	piě
104	疒	tçiě
105	癶	pǒ
106	白	pě
107	皮	pî
108	皿	mìn
109	目	mǒ
109	罒	mǒ
110	矛	meôu
111	矢	chì
112	石	chě
113	示	chí
114	禸	yeoū
115	禾	hô
116	穴	hiuě
117	立	liě
	Clefs de 6. tr.	
118	竹	tchǒu
119	米	mì
120	糸	mië
121	缶	feoù
122	网	vàng
123	羊	yâng
124	羽	yoù
125	老	lào
126	而	eûlh
127	耒	loùi
128	耳	eùlh
129	聿	yoǔ
130	肉	joǔ
131	臣	tchîn
132	自	tçé
133	至	tchí
134	臼	kiéou
135	舌	chě
136	舛	tchouèn
137	舟	tcheōu
138	艮	kén
139	色	sě
140	艸	tçào
141	虍	hoù
142	虫	tchông
143	血	hiuě
144	行	hîng
145	衣	ў
146	西	ssē
	Clefs de 7. tr.	
147	見	kién
148	角	kiǒ
149	言	yên
150	谷	koǔ
151	豆	teóu
152	豕	chì
153	豸	tchì
154	貝	poéi
155	赤	tchě
156	走	tçèou
157	足	tçǒ
158	身	chīn
159	車	tchē
160	辛	sīn
161	辰	chîn
162	辵	tchǒ
163	邑	yě
164	酉	yeòu
165	釆	pién
166	里	lì
	Clefs de 8 et de 9 traits	
167	金	kīn
168	長	tchâng
169	門	mouên
170	阜	feóu
171	隶	taí
172	隹	tchoūi
173	雨	yù
174	青	tsīng
175	非	fī
176	面	miên
177	革	kě
178	韋	yoéi
179	韭	kieòu
180	音	īn
181	頁	yě
182	風	fōng
183	飛	fī
184	食	chě
185	首	cheòu
186	香	hiāng
	Clefs depuis 10 traits jusqu'à 17	
187	馬	mà
188	骨	kǒ
189	高	cāo
190	髟	piēou
191	鬥	téou
192	鬯	tchàng
193	鬲	liě
194	鬼	kuèi
195	魚	yû
196	鳥	niào
197	鹵	loù
198	鹿	lǒ
199	麥	mě
200	麻	mâ
201	黃	hoâng
202	黍	choù
203	黑	Hě
204	黹	tchì
205	黽	mìn
206	鼎	tìng
207	鼓	koù
208	鼠	tchù
209	鼻	pié
210	齊	tçî
211	齒	tchì
212	龍	lông
213	龜	kuēi
214	龠	yǒ

Valentina Barotti s.

123.

Alphabets,
Anciens et Modernes.


Planche XVI bis.
Fig. 1.
LU ou SYSTÊME de Musique des CHINOIS.
Relativement à l'application que l'on peut faire de cette Gamme à l'Air noté Pl. III. Fig. 4.
Fig. 2.
SYSTÊME de Musique des ORIENTAUX.
AIRS des Malégaches ou Habitans de l'Isle de Madagascar.
Fig. 3.
Fig. 4.
TABLE des Sons Harmoniques, sensibles et appréciables sur la Flute-Traversiere.
Fig. 5.
Sons Générateurs
TABLE des Intervalles harmoniques, combinés entre les Sons produits par la résonnance du Corps sonore.
Fig. 6.
Intervalles Justes
Intervalles altérés
(*) Sons Harmoniques naturellement altérés, ainsi que leur replique.
258
MUSIQUE.


Pl. III.
Fig. 1. EXEMPLE d'une Mesure Sesqui-altere à Deux Tems Inégaux
Premier Morceau de Musique Ancienne.
Fig. 2. ODE DE PINDARE
Le chœur qui suit se chante au son de la Cithare.
Second Morceau de Musique Ancienne.
Fig. 3. HYMNE A NEMESIS
Le reste est perdu.
Fig. 4. AIR CHINOIS.
243
MUSIQUE.